

Paracelse

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Réflexions sur le mensonge
La Cinquième colonne

ALEXANDRE KOYRÉ

Paracelse

(1493-1541)



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2025

IL y eut à son époque – époque si curieuse, si vivante et si passionnée – peu de gens dont l’œuvre eut un retentissement plus grand, une influence plus considérable, qui eût provoqué des luttes plus ardentes que l’œuvre et la personne de Théophraste Paracelse, ou, comme parfois il se nommait lui-même, Aureolus Theophrastus Bombastus Paracelsus¹, docteur en médecine, docteur en théologie, docteur *utriusque iuris*; peu de gens qui aient connu une admiration aussi grande, une hostilité aussi implacable, que ce personnage déconcertant; peu de gens aussi, sur l’œuvre et la pensée desquels nous soyons moins renseignés que sur la sienne².

Qui était-il, ce vagabond génial? Un savant profond qui aurait, dans sa lutte contre la

Le présent texte d’Alexandre Koyré a paru pour la première fois en deux livraisons dans la *Revue d’histoire et de philosophie religieuses*, en 1993, puis repris dans *Mystiques, spirituels, alchimistes du XVI^e siècle allemand*, édité par Armand Collin en 1955 et par Gallimard en 1971.

© Luisa Ricciarini/Leemage, pour l’image de couverture.

© Éditions Gallimard, Paris, 1971.

© Éditions Allia, Paris, 1997, 2025.

1. Sur le nom de Paracelse, voir la préface de K. Sudhoff au volume VIII de son admirable édition des *Œuvres complètes* de Paracelse (Th. Paracelse, *Gesammelte Werke*, Abt. I: *Medizinische Schriften*, 13 vol. in-8°, Munich, 1920-1931).

2. La biographie de Paracelse n’a pas été écrite encore. Ce n’est d’ailleurs que maintenant, après les travaux et les découvertes de K. Sudhoff que l’on peut songer à en écrire une qui ne soit pas – comme toutes celles qui ont été faites jusqu’ici – une biographie romancée.

physique aristotélicienne et la médecine classique, posé les bases de la médecine expérimentale moderne? Un précurseur de la science rationnelle du XIX^e siècle? Un médecin érudit génial, ou un charlatan ignorant, vendeur d'orviétan superstitieux, astrologue, magicien, faiseur d'or, etc.? Un des plus grands esprits de la Renaissance, ou un héritier attardé de la mystique du Moyen Âge, "un gothique"? Un cabaliste panthéiste, adepte d'un vague néoplatonisme stoïcisant et de la magie naturelle? ou, au contraire, est-il "le médecin", c'est-à-dire l'homme qui se penchant sur l'humanité souffrante aurait trouvé et formulé une conception nouvelle de la vie, de l'univers, de l'homme et de Dieu¹? Un esprit profondément chrétien, qui aurait, dans les solitudes des montagnes suisses, tenté une "réformation" à sa guise et prêché une religion évangélique, très pure et très élevée, une religion mystique sans clergé, sans dogmes et sans rites? Ou enfin, un chrétien qui, malgré toutes ses opinions souvent hétérodoxes ou même hérétiques serait resté fidèle à son Église et aurait finalement préféré le catholicisme aux nouvelles Églises protestantes?

1. Telle est l'opinion de B. Groethuysen dans sa remarquable *Philosophische Anthropologie* (Handbuch der Philosophie, Bd. III), Munich, 1931. – Trad. franç., Paris, 1954.

On trouve toutes ces opinions dans l'énorme littérature paracelsiste, – sans compter les écrits des théosophes et des occultistes de tout ordre qui voient en Paracelse un de leurs grands maîtres, un des adeptes de la science secrète, et cherchent à démontrer l'identité de son enseignement avec celui des "sages philosophes de l'Inde" – et la seule chose que l'on ne trouve pas, c'est une analyse exacte et patiente de ses idées, du monde dans lequel il vivait, du monde des idées dans lequel se mouvait sa pensée.

Nous ne prétendons évidemment pas, dans les quelques pages qui vont suivre, remplacer cette monographie qui nous manque; et tout ce que nous chercherons à faire, c'est donner une esquisse rapide de sa *Weltanschauung*. Nous renoncerons également à toute étude des sources et des influences, ainsi qu'à tout établissement de rapports et de parallèles¹.

CE qu'il y a de plus difficile – et de plus nécessaire – lorsque l'on aborde l'étude d'une pensée qui n'est plus la nôtre, c'est – comme l'a admirablement montré un grand historien – moins d'apprendre ce que l'on ne sait pas, et ce que

1. Nous citerons d'après l'édition de Huser, in-4°, Bâle, 1589. Comme l'a établi K. Sudhoff, Huser est tout à fait digne de confiance.

savait le penseur en question, que d'oublier ce que nous savons ou croyons savoir. Il est parfois, ajouterons-nous, nécessaire non seulement d'oublier des vérités qui sont devenues parties intégrantes de notre pensée, mais même d'adopter certains modes, certaines catégories de raisonnement ou du moins certains principes métaphysiques qui, pour les gens d'une époque passée, étaient d'aussi valables et d'aussi sûres bases de raisonnement et de recherche que le sont pour nous les principes de la physique mathématique et les données de l'astronomie¹.

C'est en oubliant cette précaution indispensable, en cherchant dans Paracelse et les penseurs de son époque des "précurseurs"² de notre pensée actuelle, en leur posant des questions auxquelles jamais ils n'ont pensé et auxquelles jamais ils n'ont cherché de réponses que l'on arrive, croyons-nous, et à méconnaître

1. Il faudrait ainsi admettre le principe de l'équivalence de la partie au tout, principe dont l'importance, pour la pensée primitive, a été établie par L. Lévy-Bruhl, et pour la pensée métaphysique, par Hegel.

2. Il est incontestable que Paracelse a été un "précurseur". Mais un précurseur de qui? C'est justement là la question qui ne peut être résolue qu'après une étude de Paracelse. La manie de la recherche des "précurseurs" a bien souvent irrémédiablement faussé l'histoire de la philosophie.

profondément leur œuvre, et à les enfermer dans les dilemmes qui, contradictoires pour nous, ne l'étaient peut-être pas pour eux¹.

Paracelse a-t-il été ceci ou cela? avons-nous demandé plus haut. Il nous semble qu'il n'a été ni ceci ni cela ou, si l'on veut mieux, et ceci et cela. Il a été, très certainement, profondément influencé par le naturalisme hylozoïste et magique de la Renaissance et, très certainement aussi, la mystique allemande avait en lui un adepte. Il a violemment combattu la science médicale de son temps et proclamé la valeur et la nécessité de l'"expérience"; mais cette expérience qu'il prônait tant n'avait absolument rien de commun avec l'expérience telle que nous l'entendons aujourd'hui. Il a combattu l'alchimie et l'astrologie²; mais nullement parce qu'il ne croyait pas à l'influence des astres ou à la possibilité de fabriquer de l'or. Bien au contraire l'influence des astres

1. Pour éviter les malentendus, disons de suite que nous n'admettons point la variabilité des formes de la pensée, ni l'évolution de la logique.

2. Paracelse admettait l'influence des astres sur les maladies et même la possibilité de se servir des astres pour des maléfices. Il ne combattait que l'astrologie judiciaire; et ce parce qu'il attribuait aux astres des effets généraux, individuellement diversifiés par la réceptivité différente des individus, nullement des effets individualisés en eux-mêmes.

était pour lui quelque chose d'aussi sûr et d'aussi indubitable que la vie du monde : c'était d'ailleurs le seul moyen d'expliquer raisonnablement la production et la propagation des maladies épidémiques ; et quant à la transmutation des métaux – comment lui, disciple de Trithemius, pouvait-il douter de sa possibilité, lui qui avait lui-même travaillé aux mines des Függer, qui avait *vu* comment “croissaient et se développaient les métaux”¹ ?

L'alchimie et l'astrologie, avec leurs concepts clés de *Tinctur* (*tinctura*) et de *Gestirn* (*astrum*) étaient pour lui les fondements mêmes de sa science, de la science du médecin, les deux colonnes maîtresses qui portaient l'édifice de la *philosophia sagax*.

Ne nous en étonnons pas : Paracelse était homme de son temps et, à son époque, tout le monde croyait aussi bien à la transmutation des métaux qu'à l'influence des astres ; allons plus loin encore : il était, à notre avis, parfaitement raisonnable d'y croire², et Paracelse a réellement fait preuve d'esprit critique en ne

1. La croyance à la croissance des métaux était absolument générale depuis l'Antiquité jusqu'au XVII^e siècle. Cf. O. Lippmann, *Entstehung und Ausbreitung der Alchemie*, Leipzig, 1925.
2. Duhem, en effet, a bien fait voir (cf. son *Système du Monde*, Paris, 1913, vol. II, p. 323 sq.) que l'astrologie était

voulant admettre l'influence des astres que pour expliquer des phénomènes massifs comme les épidémies, etc. Ceux qui n'admettaient point l'influence astrale n'étaient pas en avance sur leur temps. Ils avaient du bon sens, mais aucune pensée vraiment scientifique. La critique de l'astrologie judiciaire se fondait sur des raisonnements théologiques, sur la notion du libre arbitre, sur des considérations concernant l'identité du lieu et de l'heure de la naissance de personnes diverses : des lieux communs, répétés à satiété depuis l'Antiquité¹. Paracelse, d'ailleurs, en admettait le bien-fondé.

Theophrastus Bombastus n'était pas très savant ; rien dans ses écrits ni dans sa biographie ne permet de le supposer imbu de la science livresque de son temps. Il avait, certes, fait des études. Il avait été même reçu docteur en

un système parfaitement raisonnable et rationnel, et que, avant Copernic, croire à l'influence des astres était inévitable pour tous ceux qui recherchaient et admettaient un déterminisme scientifique dans la nature. La cosmologie d'Aristote, pour n'envisager que cet exemple-là, conduit nécessairement à l'astrologie. Cf. aussi F. Boll, *Sternglaube und Sterndeutung*, 3^e éd., Leipzig, 1926.

1. Voir le livre de F. Boll cité plus haut ainsi que celui de F. Cumont, *Astrology and religion among the Greeks and Romans*, New York, 1912.

médecine à Vérone¹. Il ne semble pas avoir poussé bien au-delà. Dans sa chaire comme dans la pratique il est un “empirique”. Le plus clair de son savoir provenait – il le dit lui-même – de ces vieilles femmes, demi-sorcières, qu’il rencontrait sur son chemin, des pratiques populaires; des recettes traditionnelles; des moyens employés par les barbiers de village; des méthodes de laboratoires dont se servaient les mineurs, les fondeurs d’or et d’argent. Il était réellement un *chirurgus*, un homme de la pratique, du métier; non de l’étude. Et ce n’était pas tant par patriotisme ou par une conviction d’homme moderne que, dans ses cours et ses écrits, abandonnant le latin² il employait un dialecte alémanique – c’était, tout simplement parce qu’il ne pouvait faire autrement: ceux qui l’écoutaient et le suivaient ne savaient pas assez de latin.

Paracelse est une des plus curieuses aventures de l’histoire de la pensée. Une fantaisie abondante, surabondante même, une passion de savoir et une curiosité passionnée pour le

1. Ce fait qui, pendant longtemps avait été mis en doute, a été définitivement prouvé par K. Sudhof qui en a retrouvé la trace dans les Archives de Vérone. Voir Paracelse, *Œuvres*, vol. VIII, p. xxxvii.

2. Dans les treize volumes publiés par K. Sudhoff le cours professé à Bâle, en 1527, est seul en latin (voir vol. IV, p. 1-131).

monde, la réalité concrète, la réalité vivante s’étaient incarnées dans son génie – génie barbare mais génie quand même – et la dissolution de la science médiévale avait chez lui, plus que chez quiconque de ses contemporains, provoqué une renaissance et une revivification des superstitions les plus primitives; la moitié de ce qu’il enseigne n’est que du folklore affublé de noms bizarres que, avec une joie enfantine et naïve, il invente à tous propos et même hors de propos, de noms auxquels il donne des racines et des terminaisons “latines” et “grecques”¹: heureux de pouvoir, à la terminologie savante de ses contempteurs et rivaux, opposer une terminologie plus abracadabrante encore².

1. Toute la faune des contes populaires se retrouve chez Paracelse. Les *Evestra, Larvae, Leffas, Mumiae* proviennent du folklore. Ce sont des revenants, des esprits des morts, etc. La matière astrale est, au fond, celle dont sont “faits” les esprits. Paracelse croit aux amulettes, à la vertu des formules magiques; il sait comment agir sur les serpents et comment capter l’influence de la lune. On ne finirait pas si l’on voulait faire la liste de ses croyances. Adelung, *Die Geschichte der menschlichen Dummheit*, Berlin, 1784; Jensen, *Deutschland im Zeitalter der Reformation*, vol. VI, Leipzig, 1905; Lehmann, *Geschichte des Aberglaubens*, Leipzig, 1906, en ont rassemblé un bon nombre. D’ailleurs, encore une fois, Paracelse n’était pas seul à y croire.

2. Paracelse se vante d’être un “simple”, d’avoir été élevé dans la misère et de ne devoir son savoir qu’à lui-même.

Et certes l'esprit de la Renaissance comme celui de la Réforme s'unissaient en son âme – non pas de la Renaissance littéraire et savante, ni de la Réforme théologique – comme elles s'unissaient dans l'âme populaire de l'époque. L'inquiétude perpétuelle, qui ne le laissait jamais en place – toujours nous le voyons voyager et vagabonder dans le monde; l'humeur batailleuse, agressive et vantarde¹; la curiosité passionnée – il veut tout voir, tout savoir, la magie, l'astronomie, la théologie, voir le monde et les gens, connaître toutes les diversités des créatures humaines, connaître l'univers, connaître l'homme, le roi et seigneur de la création; il veut tout apprendre, mais non dans les livres, non cette sagesse morte et vieillie des savants officiels, des médecins à bonnets pointus – c'est dans le monde, dans la réalité, la vie et la nature qu'il veut chercher ses enseignements et ses maîtres.

D'ailleurs, ne voit-on pas qu'ils ne savent rien ces docteurs à bonnet, ânes bâtés, qui ne parlent que d'Avicenne et de Rhasès, des humeurs et des qualités? Ils se prélassent dans leurs

1. Paracelse se proclame le *Monarcha* de la science nouvelle. Aristote, Avicenne, Rhasès ne sont pas dignes de délier ses chausses. C'est un trait de l'époque. Giordano Bruno ou Campanella ne pécheront point, non plus, par excès de modestie.

chaires et s'enveloppent de longues houppelandes, ils font des affaires en s'acoquinant avec les pharmaciens, en prescrivant des remèdes coûteux et compliqués¹, en extorquant de l'argent aux pauvres gens; savent-ils seulement guérir? Non, et n'en ont cure! Savent-ils seulement ce qu'est la nature et comment on utilise ses forces? Non, le premier paysan, que dis-je! le premier chien venu en sait plus long qu'eux: il sait que la nature a sagement disposé des remèdes spécifiques à toutes les maladies et qu'il faut seulement savoir comment et quand les employer. Ces soi-disant docteurs ne sont que des hérétiques et des mécréants; ils veulent, par leurs remèdes, dominer la nature et ne savent pas que la nature guérit elle-même, que le médecin a pour devoir suprême, pour seul devoir, de l'aider dans sa lutte contre la maladie, d'être un *allié* de la *vie*, non son *maître*.

1. Paracelse n'avait pas absolument tort dans ses attaques. Il suffit d'ouvrir un livre de médecine de l'époque pour accepter la plupart de ses critiques. La pharmacie du xv^e et du xvi^e siècle était une cuisine dégoûtante et innommable qui, dans la préparation de ses remèdes allait jusqu'à l'utilisation de la poudre de momie (*mumia*).

Quant à l'accord avec les pharmaciens il semble bien qu'il était la règle.

Les remèdes de Paracelse sont – relativement – simples. C'est lui qui a introduit dans la pratique les remèdes